

SÉNAT

Paris, le 11 9^{ème} 1908

ma chère marquise,

Même que le faisan n'entre pas dans
le régime dictatorial qui m'est imposé,
je ne permets ni cette fois ni d'art
qui aura son excuse dans le fait de
vous remercier ce fait, après vous avoir
exprimé mes remerciements précédents.

Vous avez fait bien mieux trouver en
pleine crise ministérielle sans y
être le moins du monde préparé. La
séparation des Églises et de l'État a
servi le cabinet, qui s'est engagé
par ses promesses, à vous donner la
séparation avant l'heure, après
avoir tout fait pour l'empêcher.
mais, en dépit de la majorité obtenue,
le ministère n'appréhendait pas de ga-
ranties aux gauches pour être as-
suré d'un long avenir. L'avantage
de la crise passagère que nous tra-
versons se trouve dans la ne l'assortie,
aujourd'hui comprise après des tenta-
tives, de recueillir l'adhésion
générale des groupes de gauche pour

passer aux surprises et tenir en
bride le cabinet.

Ce que vous m'avez dit de Gauris
n'est malheureusement que trop
exact. Les raisons de tactique qu'il
m'a données pour justifier sa
entente avec Gauris ne m'ont nul-
lement convaincu. Elles ont au con-
traire, également par tactique, té-
moigné à Gauris de la confiance de la com-
pagnie. Or, Gauris, qui m'en a eu plus
ment l'impression de Gauris, a ac-
quis, par sa conduite, une plus grande
confiance, que j'avais eue. Gauris
à des idées plus conciliatrices.
Il résulte, en tout cas, de ma conver-
sation avec Gauris, qu'il ne faut
formuler et ses nouveaux avis
sans empêcher que les principes
locaux ne puissent à l'extrême les
conduire à des règles adaptées par
le militaire à un point en vue des
lecteurs.

Je propose d'écarter, au moment
à l'instant que Gauris se rend
auprès de Sarracien pour lui offrir
et m'écarter, de son libre par le
passage d'Estienne à la guerre. La
formule de Sarracien est égale à son

indigne confiance. Il est d'autant
 qu'il accepte. mais, quel que soit le
 ministre qui succédera aux élections,
 je me tiens pour certain que la
 chambre future sera plus avancée
 dans la voie des réformes politiques
 et sociales que la chambre actuelle.
 L'esprit public a subi depuis six
 ans d'ance sans un traile de u'ilif
 qui se continuera malgré tous
 les obstacles au les mauvais vouloir.
 Je voudrais être aussi rassu-
 ré et aussi confiant du côté de la
 politique étrangère. Malheureu-
 sement le ministère n'a pas de
 subotique. De l'anti' avant de pla-
 de's le premier pour au pied d'ent
 du conseil, lui a suivi la première
 occasion de le remplacer, mais
 qui ne sait plus quelle attitude
 prendre entre l'Allemagne qui
 lui a fait peur et l'Angleterre
 qui est plus prodigue d'offres que
 d'effets. Examinons bien que la confi-
 rence d'Alger n'est ni nous mérit-
 ge des de'ceptans.
 Comme de d'annancement a'ces

ingens fidelis, unus cumus la
 separationem, qui sera dans un mois
 un part accompli. On a affirmé
 que l'élémeum ne peut être ni plus
 d'amendement. Il se va tenter de
 démentir que le projet voté par la
 chambre n'est pas la perfection
 absolue. Ce grand effort accompli,
 il se verra sa liberté d'action pour
 l'avenir.

Je crains qu'il agra sagement en
 se bornant à parler. Son discours
 ce est à peu près le même que
 che du Sénat. Le motif de dévotion
 l'erreur, qui ne lui a jamais valu
 que les éloges de la réputation, il n'est
 pas du tout des groupes accablés
 de la haute Assemblée.

mon état ne change guère. Je
 souffre toujours de la tête et du
 cou, et, d'après mes médecins,
 je souffrirai quelque temps en-
 core. Mais je me remettrai au pen-
 au travail, et je me rétablirai
 plus facilement à souffrir.

Après, mon cher marquis, la
 nouvelle assurance de mes mil-
 leurs sentiments,

J. Cuvilly